



L'ESPRIT FRAPPEUR.

PAR CHARLES AMEAU.

Le vieillard qui m'a raconté cette histoire est plein de vie et prêt à vous en garantir l'exactitude.

Lisez, n'ayez pas trop peur ; ensuite, passez l'Album à votre voisin.

C'est le vieillard qui parle :

« Cette nuit-là, nous n'avions pu dormir dans la maison. Soit l'effet de la chaleur du poêle—dans lequel j'avais mis une bûche de forte taille sur les onze heures—soit autre chose, nous étions tous éveillés—ma mère, ma sœur, mon petit frère et moi, lorsque vers quatre heures du matin nous entendîmes une succession rapide de coups frappés comme avec le joint des doigts d'une main fermée sur les panneaux d'une porte.

Pan, pan, pan, pan, etc., etc.,

—Quelqu'un frappe à la porte, dit ma mère.

Sans trop me rendre compte de ce que je faisais, je sautai à bas du lit et en moins de trente secondes j'étais dehors.

A la porte, sur le trottoir, dans la rue—personne.

Je remontai l'escalier et fit mon rapport en conséquence.

—Voilà qui est étrange, remarqua ma sœur, nous avons tous entendu très distinctement les mêmes coups.....

Elle n'acheva pas—le frapement venait de recommencer. C'était, à ne pouvoir se tromper, dans la direction du bas de l'escalier, vers la porte qui donne sur la rue.

Sans réfléchir, ou plutôt obéissant avant tout à ma nature impétueuse, je m'élançai vers l'escalier pour avoir raison de cette étrange signal, mais ma mère, ma sœur et mon jeune frère ne firent ensemble qu'un bond au devant de moi pour m'empêcher

d'exécuter ce dessein. Je les regardai avec surprise. Leurs traits bouleversés, la pâleur de leur visage, leurs gestes, tout me disait en moins de temps qu'il n'en faut pour le lire, quelle terreur s'était soudainement emparé d'eux.

Je vous avoue que je ne perdis pas un instant—je fis de même et commençai à trembler de tous mes membres. J'avais peur de l'audace que je venais de montrer—peur de n'avoir pas eu peur d'abord.

* *

Quelle nuit nous passâmes ! Je ne vous la raconterai pas, c'est à vous de l'imaginer, si jamais il vous est arrivé d'avoir eu peur, peur, peur !

Dès le matin, tout le voisinage savait notre aventure. Je dois dire que nous l'avions racontée très-honnêtement—correctement, si je puis m'exprimer ainsi—mais il fallait voir les transformations qu'elle subissait en passant de bouche en bouche ! Ma mémoire, un peu rebelle à soixante douze ans, en a retenu à peine quelques détails. Ce fut pendant cinq jours le sujet de tous les commérages du quartier.

Nous mêmes, effrayés outre mesure par ces récits impossibles, nous en étions arrivés à ne plus fermer l'œil et à requérir les services de nos voisins assez complaisants pour venir coucher chez nous chaque soir.

Enfin le sixième jour, nous regûmes la nouvelle, nouvelle terrifiante—que notre père parti pour un voyage, avait été tué dans un accident de chemin de fer et qu'au lieu de le revoir revenir à la maison comme de coutume, le prochain convoi nous ramènerait son cadavre ! ...